



N° 22. — 2^e année

JUILLET 1918

20 centimes

les tablettes

SOMMAIRE : Bois gravés de *Frans Masereel* — La guerre et l'affranchissement des femmes, *Andrée Jouve* — La solidarité dans les camps de prisonniers, *A. L.* — La mort de Beyer, *P.-J. Jouve* — La sentinelle de la paix : La désinfection des cerveaux, *D^r Alfred Fried*; La confession du défaitisme, *Stefan Zweig*

CONDITIONS D'ABONNEMENT. — Pour tous pays : Un an, 2 fr. 50 — Six mois, 1 fr. 25
Adresser ce qui concerne : la Rédaction, à Claude LE MAGUET; l'Administration, à Albert LEDRAPPIER
Case postale 13718 Jonction, Genève.

fol. 58

La guerre et l'affranchissement des femmes (suite et fin)

Mais il y a aussi les femmes qui souffrent et qui travaillent. Celles qui ont conscience de la tragédie du monde, celles qui ont tout donné, celles qui ont tout perdu, celles qui nourrissent leur homme prisonnier, au prix de quelles privations, celles qui usent leur vie à gagner le pain de la famille et à élever seules les enfants : travail de ferme, travail d'usine, commerce, fonctions diverses, soucis pesants de la vie matérielle de jour en jour plus angoissants, affreuse solitude, désastre sentimental. Ces femmes-là ne trouvent de salut que dans l'action. Fiévreusement, elles concentrent toute leur force de vie vers la tâche à accomplir, et on admire comme elles savent, aussi bien que les hommes, quelquefois mieux, tourner un obus, diriger la culture, mener les affaires, conduire une locomotive (1) ou un tram, bâtir une maison, remplacer les hommes dans tous les postes de la vie sociale. A tel point que certains, là-bas, au front, ne sont point sans inquiétude. Tout va bien sans eux, qu'auront-ils à faire au retour ? Et comment marchera le ménage, si Madame a l'habitude d'être maîtresse à la maison, au bureau, à la ferme ou au magasin ? — alors que Monsieur a pourtant l'intention de ne pas se laisser détrôner, et, plus ou moins, l'habitude de la violence ? Quelques-uns, plus malins et moins fiers, comptent profiter de la situation. Ils auront eu assez de mal pour la patrie, ils peuvent maintenant se reposer. Bien heureuses leurs femmes que par un surprenant hasard, ils leur soient revenus ! Pourquoi ne continueraient-elles pas à faire le travail, puisqu'elles s'y entendent si bien ? Eux jouiraient de leurs lauriers et de la chance prodigieuse de vivre. L'harmonie de la vie conjugale ne sera pas moins menacée dans un cas que dans l'autre.

Mais ce n'est pas seulement par nécessité que les femmes sérieuses mettent tant d'acharnement à l'action. Beaucoup ont épousé de tout leur cœur la cause masculine, et c'est pour leur patrie qu'elles supportent sans révolte toutes les douleurs et toute la peine, pour leur patrie qu'elles donnent leur labeur et leurs larmes. Sans doute, beaucoup confondent l'amour du soldat qui se bat pour la patrie, avec le patriotisme ; beaucoup ne s'aperçoivent pas que sous peine de sombrer dans un désespoir absolu, il faut attribuer une noble raison, au moins une ombre de raison à cette mort qui les prive de tout leur bonheur ; beaucoup ne peuvent supporter les longues attentes, les angoisses folles, qu'à condition de tendre toute leur énergie vers une foi consolante, d'exalter cette foi en leur âme, afin que la valeur et la nécessité de leur sacrifice leur apparaissent lumineuses. — Pauvres amies, qui, depuis quatre ans, devez gravir jour après jour ce long calvaire, je me garderai bien de vous jeter la pierre, si vous avez dû accrocher votre vie à ce support fragile : foi patriotique, foi religieuse, ou étrange alliance des deux ! Comment regretter que grâce à elles, les heures d'anxiété aient passé plus vite, les labeurs épuisants, sous l'idée fixe, vous aient paru plus légers !

Mais les doutes viendront, et peut-être l'effondrement de l'édifice entier. Le massacre vous apparaîtra dans toute son atroce vérité, et vous vous demanderez : quand suis-je moi-même ? Avais-je raison de suivre l'opinion de la plupart des hommes, ou dois-je croire en moi-même ?

« Je crois qu'avant tout, je suis un être humain au même titre que toi... ou au moins que je dois essayer de le devenir », dit Nora. « ... Je n'ai plus le moyen de songer à ce que disent les hommes, et à ce qu'on imprime dans les livres. Il faut que je me fasse moi-même des idées là-dessus, et que j'essaie de me rendre compte de tout. »

Qu'elle remplace l'homme dans son activité sociale, ou adopte étroitement son point de vue civique, la femme l'imite. Indépendante en apparence, s'affranchit-elle vraiment ?

Je sais que les féministes belliqueuses sont déjà satisfaites du résultat. Dans la lutte pour la prédominance, elles espèrent l'emporter. La femme prend la place de l'homme, c'est un juste retour des choses. Hélas, elles ne sont pas seules à vouloir, pour changer, que les opprimés deviennent les oppresseurs. Mais, sans compter qu'il y a quelque chose d'odieux à profiter de la situation actuelle, et qu'elles se font d'ailleurs de grosses illusions, nous ne voulons pas suivre ces féministes, parce que nous haïssons la guerre. Pas plus que la guerre des nations, pas plus que la guerre des classes, nous ne voulons la guerre des sexes (2). Ce qu'il faut atteindre on du moins poursuivre, c'est l'harmonie entre les hommes et l'harmonie entre l'homme et la femme, ce n'est pas en

créant un être intermédiaire, une pâle imitation de l'un, une déformation de l'autre, qu'on réalisera cet idéal.

Or, il n'y a pas harmonie, mais seulement accord fugace et superficiel, lorsque de deux êtres unis, l'un est le jouet de l'autre, l'un est subordonné à l'autre, l'un est la réplique de l'autre. Il ne faut pas qu'il y ait un conquérant et un vaincu, un maître et une servante, un original et une copie. De telles relations, ne peuvent naître que l'orgueil et l'égoïsme d'une part, l'humiliation et la révolte de l'autre. Car enfin, quelque abaissée qu'elle soit, il y a bien un jour dans sa vie où la femme découvre qu'elle est aussi « un être humain ». Et si elle consent irrémédiablement à sa servitude, quelle force peut puiser l'homme dans cet amour avili ?

Travaillons donc à être nous-mêmes, — par dignité d'abord, et aussi pour être capables de nous mieux donner.

Si nous scrutons notre conscience, que trouvons-nous qui soit proprement nôtre ?

D'abord, une certaine liberté de jugement vis-à-vis de la société et des lois, que nous n'avons pas faites. Mieux que les hommes à qui l'injustice sociale a souvent façonné une seconde nature, nous pourrions, si nous voulions nous en donner la peine, dénoncer ces injustices et ne suivre que les impulsions de notre conscience profonde. « Vos lois sont bien mauvaises », s'écrie Nora, lorsqu'elle les découvre. L'idéologie n'a pas encore faussé à fond la conscience féminine (il est temps d'y veiller) ! Il n'y a pas à cela de raison morale, mais une raison historique : l'ignorance, — peut-être bienheureuse, — dans laquelle a été maintenue la femme ; et une raison psychologique très simple : nous sommes moins aptes que l'homme à concevoir les idées abstraites, et comme elles se laissent moins aisément revêtir de sentiments et d'images, il est rare qu'elles deviennent pour nous des idées-forces déterminant nos actes.

Par exemple, qu'est-ce que la patrie, pour une femme ? Sa ville, sa province, les paysages familiers, la maison et les gens qu'elle aime, une façon commune de parler et de sentir. Toutes réalités concrètes dont on ne peut nier l'existence, mais qui n'ont aucun rapport avec l'abstraction politique, l'idole rapace et meurtrière dont on a réussi à faire un dieu. Ce dont le champ, la ville et le foyer ont besoin pour vivre, c'est de travail pacifique, peu importe que la grande collectivité à laquelle ils appartiennent par droit historique, soit puissante et glorieuse. On sait à quel prix s'achètent cette puissance et cette gloire. On sait quels hommes en profitent seuls, on sait que cette gloire n'est pas un sentiment généreux, mais une sottise vanité dont on est dupe. Sans doute beaucoup de femmes semblent s'être « élevées » à l'intelligence politique. Peut-être ont-elles été simplement contagionnées par la psychose guerrière, et tout ce bel enthousiasme ne cache-t-il que des idées vides ? Il y a plus à espérer des femmes simples qui ont conservé leur bon sens, jugent les choses concrètes de façon positive et ne comprennent rien à la politique.

Est-ce parce que son esprit est moins encombré que l'esprit masculin de mots et de notions abstraites ? Il semble que l'âme féminine puisse retrouver plus aisément en ses profondeurs, les vérités primordiales, encore vivantes et fortes. Cela peut tenir aussi à sa mission éternelle qui est de transmettre la vie. En tous cas, le respect de la vie est en elle un sens profond que rien ne devrait atténuer. Sans doute, la maternité le lui confère. Elle seule au monde peut dire, avec sa chair et sa souffrance, combien la vie est précieuse. Elle seule peut dire ce que coûtent la naissance et la croissance de l'être, ce que ces événements banals représentent de douleurs, d'efforts, de sueurs d'angoisse, de peines et de labeurs quotidiens. Souvent écrasées par l'orgueil et l'égoïsme masculins, les femmes à ce sujet sont trop modestes, leur souffrance est si admise, si habituelle, qu'on l'oublie. Elles devraient la proclamer bien haut pour que les hommes ne puissent pas l'oublier, elles devraient affirmer qu'ils n'ont jamais le droit de l'oublier, et que toute violation de la vie est un outrage qu'on leur fait. C'est peut-être à ce sentiment qu'obéissent obscurément les nombreuses femmes qui se sont dévouées pendant la guerre aux malades et aux blessés, ardentes à réparer par des soins maternels le mal que les hommes ont fait (1).

L'amour, dans un cœur de femme est aussi un sentiment primordial. Le lien qui l'unit à l'enfant est plus fort à cause de cette souffrance que le lien qui unit le père à l'enfant. Le lien qui l'unit à l'homme est plus fort parce que l'homme est le père de l'enfant. Préserver et enrichir la vie des aimés, tenir à ce qu'on respecte leur personne, vouloir leur bien, c'est pour la majorité des femmes, quand elles s'interrogent profondément, l'humble but de la vie. Si, par légèreté, beaucoup n'y songent pas, le danger réveille l'instinct, et brutalement la catastrophe leur apporte la révélation.

Comment comprendre qu'ayant au fond d'elles-mêmes ces notions essentielles, les femmes aient laissé les hommes accomplir la grande folie, qu'elles les y aient même préparés par l'éducation,

(1) C'est surtout en Angleterre que les femmes font les métiers les plus imprévus.

(2) Ce qui ne veut pas dire que nous condamnons les efforts des femmes socialistes pour obtenir des salaires plus équitables. Bien au contraire. La justice économique est la base de toute justice.

(1) On a d'ailleurs remarqué l'incohérence de cette conduite, qui aboutit à remettre à neuf pour les champs de bataille, de nouveaux contingents de chair humaine. Il y a peut-être dans cette incohérence l'aveu d'une contradiction foncière : la femme destinée à transmettre la vie et acceptant la guerre !

et poussés ensuite, en partageant leur erreur et leur exaltation ? Comment ont-elles pu livrer au martyr leurs petits pour qui elles ont tout fait, les hommes à qui elles se sont données, tout le cher bonheur familial, le seul qui ait au monde quelque réalité ? Comment ont-elles pu oublier la solidarité étroite qui fait des mères et des femmes ennemies, leurs sœurs en amour et en souffrance ? On ne peut l'expliquer autrement que par ce fait : la femme longtemps esclave n'est pas encore affranchie. La femme ne se connaît pas elle-même, elle n'a pas encore la vision exacte et la conviction profonde de ce qui est sa nature et sa destinée propres, elle vit encore dans l'orbite de l'homme et ne sait pas écouter la vérité de sa conscience.

Il faut dire que l'amour, une des raisons d'être de sa vie, lui cache souvent les autres vérités et forge les chaînes qui l'attachent. L'amour semble ordonner le don total, sans aucune réserve. Dans l'objet aimé, l'âme entière doit se perdre, d'autant plus satisfaite que se fusionnent les différences et qu'elle se confond mieux avec lui. Mais le don de l'un appelle le don de l'autre. L'homme ne s'en aperçoit pas toujours. Plus fort, ayant la personnalité la plus accusée, l'homme n'admet pas la nécessité de l'échange ; consciemment ou non, il reçoit beaucoup et donne peu, il accepte le sacrifice. De ce jour, l'égalité est détruite et un abîme va se creusant. Servi par l'amour de sa compagne, l'égoïsme de l'homme grandit ; écrasée par cet égoïsme, elle devient l'objet de plus en plus servile, de plus en plus pauvre. Et le but de l'amour n'est pas rempli. Il ne croit ni ne s'élève, et il ne fait pas le bien de l'aimé. Il y a là une sorte de cercle vicieux : tendant à sa limite, l'amour se détruit. Que la femme n'oublie pas cela. Elle donne plus si elle est plus, et elle ne peut être plus que si elle ne se laisse pas écraser par l'égoïsme masculin. L'amour même exige qu'elle affirme et défende sa personnalité, afin que l'aimé puisse se reposer sur une terre solide et trouver aide et réconfort.

Pour bien remplir son rôle de mère, il ne lui suffit pas non plus d'avoir le cœur débordant d'un amour aveugle. C'est cet amour-là qui, sacrifiant le bien à venir au bien immédiat, fait les enfants gâtés. C'est cet amour-là qui, par des interventions inopportunes et une sollicitude excessive, écrase à son tour la fragile personnalité de l'être en formation et lui impose une marque étrangère. Il faut surtout qu'elle ait la conscience et la libre disposition d'elle-même pour accomplir avec l'intelligence et l'énergie nécessaires l'œuvre immense et délicate de l'éducation humaine (1).

Ainsi, servantes, poupées ou copies de l'homme, n'ayant pas laissé parler assez haut leur conscience propre : — leur mépris pour les abstractions politiques, leur respect de la vie, leurs amours de femmes et de mères, — les femmes, toutes les femmes, au lieu de s'opposer à la guerre, ont accepté ou recherché une part dans le crime monstrueux. Ainsi, ayant abdiqué toute personnalité, elles sont plus loin que jamais de l'affranchissement ; ainsi, elles ne sont pas prêtes à ce « que leur union devienne un vrai mariage », comme dit Nora, à ce que leur vie soit digne et harmonieuse parce que chacun reconnaît à l'autre la liberté absolue de se manifester soi-même.

Bien mieux, elles se livrent d'elles-mêmes à l'Etat et à la guerre avides de victimes nouvelles, et le jour où elles auront accepté, elles aussi, de faire partie des bataillons de la mort, la dernière image de paix, la madone aux doux yeux avec le bel enfant, aura fui du cœur de l'homme.

ANDRÉE JOUVE.

La solidarité dans les camps de prisonniers

Cette page réconfortante nous est adressée par un interné français :

A l'heure où tant d'hommes, pris parmi les meilleurs, se sentent envahir par le pessimisme et se surprennent à douter de la perfectibilité humaine. Au moment où, sur tous les champs de bataille de l'Europe, la bête humaine, brutale et sanguinaire, semble triompher. Quand de tous côtés nous entendons répéter, par les prêtres : que l'homme est irrémédiablement mauvais ; par les bourgeois pseudo-darwiniens : que la lutte sauvage pour la vie, aussi bien pour les peuples que pour les individus, est la condition *sine qua non* du progrès. Il nous a paru intéressant de mettre sous les yeux des camarades ces quelques souvenirs de prisonnier de guerre.

Si nous envisageons avant toute autre chose, la solidarité internationale, c'est que nous avons été particulièrement frappés par quantité de faits d'entraide internationale. De plus, il nous paraît bon de parler de ces choses au moment où tous ne veulent songer qu'à une prétendue solidarité nationaliste exclusive de toute

autre. Enfin, nous sommes qualifiés pour parler car : 1° nous n'apportons que des faits, — et ceux-ci sont toujours supérieurs à une théorie, si belle soit-elle — ils expriment la réalité ; 2° nous sommes des soldats prisonniers, nous avons vécu la guerre et nous avons vu le peuple allemand chez lui pendant la guerre. Nous sommes mieux placés que n'importe quel journaliste parisien pour parler de ce qui se passe en Allemagne.

La force des événements et le hasard des batailles nous ont contraints à vivre dans un milieu et dans des conditions anormales. Tous les obstacles à la vie en camaraderie durent être surmontés par des individus qui n'avaient jamais songé à tout ce que peut produire de fécond la libre entente, la coopération des bonnes volontés. Des hommes de toutes les classes sociales et de cultures totalement différentes ont dû vivre dans une quasi-promiscuité, et, de plus, les Allemands ayant concentré dans un même camp les prisonniers de tous les pays de l'Entente, il était fréquent de voir une baraque de prisonniers contenant : Français, Russes, Belges et Anglais. Ce n'était pas seulement l'accord entre Français qu'il fallait réaliser, mais l'accord entre prisonniers de nationalités différentes.

La situation des prisonniers de guerre est affreuse. L'Allemagne bloquée et affamée ne peut nourrir sa population, à plus forte raison ses prisonniers ; le pain et la soupe qui nous sont distribués sont immangeables et en quantité absolument insuffisante. Depuis quatre ans, la grande majorité des prisonniers serait morte de faim ou aurait succombé aux épidémies dues aux trop grandes privations, si... les Français, les Belges et les Anglais n'avaient reçu de nombreux colis de vivres.

Malheureusement, il n'y a pas que la France, la Belgique et l'Angleterre qui aient des prisonniers en Allemagne. Il y a aussi des Russes, Polonais, Italiens, Roumains, Serbes et Portugais qui, eux, ne reçoivent rien, ou presque rien. Nos camarades russes et polonais sont les plus mal partagés sous ce rapport.

Avant la révolution russe, il était bien porté en France d'être la « marraine » d'un soldat russe ; mais après la révolution prolétarienne d'octobre 1917, les femmes françaises se sont vengées sur les prisonniers du refus de payer les dettes du tsar ; les bourgeoises de France ne se sont jamais doutées du crime qu'elles commettaient en condamnant les prisonniers russes à la faim, comme les gouvernements de l'Entente y condamnent les femmes et les enfants d'Allemagne et d'Autriche.

Les prisonniers, plus humains, et devenus, sans s'en douter, beaucoup plus internationalistes ont réagi en partie, selon leurs moyens, et beaucoup de nos camarades russes, polonais, italiens, serbes et roumains doivent la vie aux actes de solidarité des soldats français, belges et anglais. D'une façon générale, les prisonniers vont plus loin que l'entraide, la solidarité entre alliés : c'est avec la population « ennemie » que les prisonniers partagent souvent leurs colis. Je ne connais pas beaucoup de prisonniers qui aient pu résister à l'envie de donner à manger aux femmes et aux enfants allemands. Au début, ceux qui le faisaient s'en excusaient, mais maintenant c'est devenu tout naturel ; ceci s'explique facilement : les neuf dixièmes des prisonniers sont envoyés au travail dans les fermes et dans les usines, ils constatent que le peuple allemand n'est pas sensiblement différent des autres ; il suffit que deux peuples soient mis en contact pour sympathiser aussitôt.

Mais voyons d'abord la solidarité entre prisonniers de nations différentes, nous verrons ensuite la solidarité avec les « ennemis ».

Je pourrais parler longuement des dons individuels et journaliers, des « popotes » communistes entre prisonniers de diverses nationalités, popotes dans lesquelles chacun apportant ce qu'il reçoit consomme selon ses besoins (les trois quarts des prisonniers vivent en petites associations communistes), des groupes internationaux, des fêtes de solidarité organisées par les comités de secours internationaux, des nombreuses collectes d'argent, de vivres ou de vêtements faites spontanément au profit des alliés nécessiteux. Il y aurait beaucoup à dire sur ce chapitre et je compte me procurer prochainement les statistiques d'un de ces comités internationaux.

Mais je préfère parler aujourd'hui de quelques actes de solidarité qui se sont accomplis en réaction contre l'autorité allemande. Ils ont ainsi mieux manifesté la volonté d'entraide et étaient un peu des actes de révolte. Ce n'était pas le mouvement impulsif, mais l'acte raisonné, conscient et volontaire.

Pendant l'été 1916, au camp d'A.-G., les Allemands voulurent contraindre dix sous-officiers russes à se déclarer comme volontaires pour aller travailler derrière le front français ; après le refus des Russes et à la suite de divers incidents, une sentinelle allemande tira sur les Russes : un fut tué et deux gravement blessés, dont un mortellement.

Un départ de sanitaires français avait lieu le lendemain ; le médecin russe rédigea un rapport qui fut recopié à plusieurs exemplaires. Avant de remettre le rapport aux infirmiers rapatriables, le major russe leur rappela que si les Allemands trouvaient le rapport sur l'un d'eux, celui-ci serait sévèrement puni et devait

(1) Cette question pourrait faire l'objet de toute une étude.

s'attendre à ne pas rentrer en France. Tous prirent le rapport... et il arriva à Paris.

Le lendemain également, un de nos camarades russes apprenant que l'ambassadeur d'Espagne devait venir faire une enquête dans la journée du dimanche proposa à ses camarades russes de faire la grève de la faim pendant 24 heures. La même proposition fut faite par un Français aux autres prisonniers et le mouvement de grève fut unanime. Sur 12.000 prisonniers français, russes, belges, anglais et polonais, sept seulement prirent la soupe des Allemands. Tout le reste refusa absolument toute nourriture : pain, café et soupe. Tous les divertissements furent suspendus ; le match de football anglo-belge fut remis, mais le sacrifice le plus gros fut fait par le théâtre catholique qui ayant loué des costumes pour jouer *Mademoiselle de la Seiglière*, prolongea la location de huit jours.

Quand l'ambassadeur d'Espagne vint dans le camp, le major russe put lui montrer la protestation muette des prisonniers qui, étant généralement affamés, n'hésitaient pas à se priver de manger pour protester contre l'assassinat de leurs camarades.

Mentionnons de plus : aucune pression ne fut faite sur personne ; les appels furent lancés sous forme de manifestes anonymes tirés à la polycopie ; les corvées réglementaires allèrent toucher les vivres aux cuisines et les apportèrent dans les baraques où ils furent mis à la disposition de ceux qui voulurent en prendre ; le mouvement fut non seulement international, mais général, tous y prirent part quel que soit leur grade : soldats et sous-officiers ; l'initiative n'est pas venue d'un gradé ; les sept qui prirent la soupe sont des Français, civils de l'Aisne.

Au mois de juin 1916, les Allemands nous avertirent que les colis de pain ne nous seraient plus expédiés à partir du 1^{er} juillet ; pour compenser cette perte, les comités de Croix-Rouge française nous distribueraient 2 kilogs de biscuits par semaine. Quelques jours plus tard, par mesure de représailles, les envois de pain étaient confisqués par les Allemands, et ceci sans que nous ayons reçu de biscuits. Le pain était versé aux cuisines et devait être partagé entre les prisonniers de toutes nationalités. Naturellement, puisqu'on distribuait du pain, on réduisait la ration de soupe.

Quand vint la distribution du pain, les Russes, les Belges et les Anglais refusèrent absolument d'accepter le plus petit morceau de pain pris aux Français. Nous savions que la soupe étant diminuée, ils allaient souffrir davantage de la faim et nous leur disions de prendre un peu de pain. Ils refusèrent catégoriquement — et ceci dura quinze jours.

La même chose se produisit lorsqu'au mois de juin 1917, toujours par représailles, les Allemands confisquèrent tous les colis français et les versèrent aux cuisines pour être répartis entre tous les prisonniers. Cette fois, ce n'était plus seulement le pain, mais la totalité des vivres qui nous étaient enlevée et devait servir à la nourriture de tous.

Nos camarades de toutes nationalités furent admirables de désintéressement, ne prenant de la soupe faite avec nos pâtes, riz, etc., que le strict nécessaire, ils nous laissèrent la grande part. Ils refusèrent complètement toutes les boîtes de conserves qui étaient distribuées après la soupe et ces boîtes nous furent toutes remises. Mieux encore : d'innombrables vols furent commis dans les baraques où étaient déballés les colis, mais les voleurs remettaient intégralement aux Français le produit de leurs vols. Quand cessèrent les représailles, au bout de vingt jours, les Allemands versèrent aux divers comités de secours le tabac pris dans nos colis. Tous les comités : russe, belge, anglais et roumain remirent les sacs de tabac au comité français.

On a peine à se représenter la crise causée par ces représailles ; il faut avoir vécu ces heures sombres pour comprendre l'abnégation dont ont fait preuve nos camarades. De telles leçons de solidarité internationale ne s'oublient jamais et nombreux sont ceux qui, après être partis à la guerre en croyant qu'ils appartenaient à un peuple supérieur, conçoivent de mieux en mieux l'internationalisme parce qu'ils ont constaté qu'au fond tous les peuples sont les mêmes.

Cette même constatation fut faite par tous les prisonniers français qui, d'avril à octobre 1916, furent envoyés en Russie (Pologne, Courlande et Lithuanie) : Malgré la misère produite par l'odieuse régime tsariste et considérablement aggravée par l'occupation allemande ; en dépit des ordres les plus sévères, la population russe fit l'impossible pour manifester sa sympathie et partager son pain noir avec les prisonniers français. Nombreux sont ceux des nôtres qui doivent la vie au dévouement de ce peuple russe qu'on bafoue tant aujourd'hui.

Les prisonniers russes et italiens qui furent envoyés en Belgique et en France en disent autant du peuple belge et français.

Certains diront, peut-être, que ces faits de solidarité ne se sont passés qu'entre alliés ; c'est vrai, mais la fraternisation n'est pas moins grande entre les prisonniers et la population allemande ; elle est différente, et c'est tout.

Les neuf dixièmes des prisonniers de toutes nationalités sont envoyés au travail dans les fermes et dans les usines ; ils sont en

contact constant avec la population et le résultat est une fraternisation inattendue. Les trois quarts des hommes qui vont au travail ont, ou ont eu, une maîtresse allemande ; beaucoup ont trouvé là-bas une famille ; quand le prisonnier repart pour le camp, il y a souvent des pleurs de versés au moment de la séparation ; un service spécial de fouille a été institué à l'entrée des camps pour confisquer les photographies et les lettres de femmes allemandes. Je connais bien peu de prisonniers ayant été au travail et n'ayant jamais donné ni biscuits, ni chocolat, ni lait concentré aux petits Allemands.

Un feldwebel allemand me disait un jour, en 1916 : « Avant la guerre, nous avions beaucoup d'estime pour les Français ; maintenant nos hommes vous estiment toujours, nos femmes vous aiment, nos enfants vous adorent. Vos dons à notre population empêcheront qu'on prêche la haine à nos enfants. Nous n'oublions jamais. »

Depuis 1917, il est devenu impossible aux autorités allemandes d'établir une discipline sérieuse dans les camps à cause de cette fraternisation presque inconsciente entre les prisonniers de guerre et les soldats allemands. Il faut faire un réel effort pour se rappeler la discipline du début de la captivité et comprendre comment petit à petit cette discipline a disparu ; comment prisonniers et soldats allemands en sont arrivés à s'entendre pour rouler les « supérieurs » allemands.

Mais c'est naturellement avec la population civile que la fraternisation est la plus complète, c'est cette population de non combattants qui souffre le plus affreusement de la guerre, c'est elle qui est le plus près de la révolte, et il est naturel que ce soit vers elle qu'aillent d'abord les sympathies des prisonniers. Un grand changement s'est opéré dans l'esprit de ceux qui, en 1914, criaient : « A Berlin » et qui sont tout étonnés maintenant de ne se sentir aucune haine contre le peuple allemand.

Les Allemands sont comme nous. Un train nous menait au camp de Mannheim, au mois de mai dernier, il s'arrêta plusieurs heures en gare de Francfort-sur-le-Mein ; des gosses s'approchèrent de notre wagon et il leur fut distribué de nombreux biscuits et du chocolat, il en fut donné aussi aux femmes qui travaillaient au chemin de fer. Au moment du départ, un vieil Allemand décoré de la médaille de 70 nous fit un long salut militaire, répétant constamment en pleurant : « merci, merci ».

Ce sont des victoires humaines et c'est par ces victoires de la solidarité internationale qu'on détruira le militarisme — tous les militarismes.

A. L.

La répression continue

C'est avec étonnement qu'il y a plus de quinze jours nous apprenions l'arrestation de notre ami Henri Guilbeaux, cet ardent champion de la paix des peuples. Depuis ce temps, Guilbeaux séjourne en prison, sous le prétexte vague de violation de la neutralité. On comprendra difficilement aussi que par surcroît on ait arrêté l'imprimeur de *demain*, le camarade Noverraz, pour le relâcher au bout de quinze jours, preuve de la fragilité de l'accusation portée contre lui.

Cette opération, il n'y a pas à en douter, est consécutive à la campagne violente et tenace entreprise contre notre ami. Mais nous avons bon espoir. Il n'est pas possible que Guilbeaux ne soit bientôt libéré. Un indice est que depuis son arrestation, aucun juge n'a été commis à l'instruction de cette affaire. On n'admettrait guère que la détention se prolongeât sans que rien n'ait été établi à la charge du directeur de *demain*.

Que Guilbeaux trouve ici l'expression de notre affection dévouée. Pour nous, Guilbeaux restera toujours l'apôtre de la paix des peuples et ce ne sont pas les persécutions dont il est victime qui nous le rendront moins cher.

Un tolstoïen devant le tribunal militaire

Nous regrettons que la place nous fasse défaut pour parler du procès devant le tribunal militaire, du fils de notre collaborateur et ami Paul Birukoff. Nous le ferons dans notre prochain numéro.

NOTE

L'intérêt que nous attachons à l'article d'Andrée Jouve, *La guerre et l'affranchissement des femmes*, dont la fin paraît dans ce fascicule, nous incite à l'éditer en brochure. Dans le prochain numéro, nous en dirons le prix.



La mort de Beyer⁽¹⁾

Beyer entra à midi. La salle de la typhoïde était tranquille et somnolait; et on y comptait quatre lits vides.

On vit un grand Allemand voûté, en bottes, sa tunique gris fer bâillante, à cause des boutons arrachés. Avec sa main serrée sur son calot rouge, il referma bien doucement la porte.

Il resta planté là, une tête haute et chauve avec une couronne de cheveux frisés, un long nez courbe et deux yeux qui pesaient lourd. Il portait sur son dos sa couverture, et on eût dit que sa couverture l'écrasait. Il se maintenait bien debout, mais comme s'il ne pouvait plus lever ses bottes du plancher, ni faire avancer son corps.

— C' grand Boche.

Moreau, infirmier de garde, annonça l'entrant, — l'œil hargneux, avec du mauvais dans la voix.

Après les fatigues de la matinée, les hommes étaient assoupis dans leurs lits de fer. A peine si un œil s'ouvrit de loin en loin. Moreau, assis sur le matelas de Villeneuve, n'avait pas son auditoire de lascars. Pas moyen de « faire chanter ».

— Rest' pas là, tu vas t'enrhumer.

Et il désigna l'un des lits vides, à gauche, après la dernière fenêtre, là où il fait moins clair à cause de la soupente du toit.

Beyer s'ébranla, traînant ses bottes. On eût dit que Beyer avait aux pieds toute la glaise d'un labour ou d'une tranchée. Moreau suivait l'homme du coin de l'œil, en avalant la fumée de sa cigarette interdite, — faut pas s'en faire.

Beyer vint au lit et posa sa couverture. Puis il s'affaissa au milieu, faisant gémir la ferraille du sommier. Il commençait à retirer ses bottes, faiblement, le front suant.

— Malheureux tout d'même, disait Moreau jovial.

Villeneuve la forte tête, méridional aux cheveux noirs

et embroussaillés, ses deux petits yeux bruns violents plantés sur l'Allemand, répondait :

— Si c'est malheureux. Dans le lit à côté de toi, quoi ? Ah, j'en ai eu, de ces espèces-là !

Il rageait et mâchait ses mots. Il racontait encore une fois sa bataille de la Marne, — six jours derrière un arbre, mon' vieux, ou un bout de talus, sous les schrapnells, quoi, il les abattait « commé des lièvres ! » — Mais Moreau s'en foutait, de cette histoire de la Marne. Et tout bâillant, il vint au milieu de la salle, les mains dans ses poches.

Beyer peinait. Les bottes ne venaient pas. A chaque effort de ses mains qui glissaient sur les bottes, sa tête en sueur retombait sur sa poitrine. Moreau surveillait ça, bon enfant. On sentait que la sympathie de Moreau était pour les bottes, qui ne voulaient pas s'enlever.

Enfin, les bottes furent à terre. Beyer tremblant enleva sa tunique, ses lourds pantalons gris, ses caleçons, et il entra dans le lit en s'y reprenant à deux fois, parce qu'il était faible.

Il était trop grand pour le lit. Il prit le parti de s'asseoir, les mains croisées, et ses regards tristes s'en allèrent devant lui, pendant que ses mâchoires claquaient.

Moreau expliqua l'odeur du Boche.

— C'est pas l'odeur d' toi et d' moi. Mon vieux, ça sent la ménagerie.

Un grand rire courut de lit en lit et réveilla la salle. Toutes les têtes regardèrent l'Allemand. Mais Villeneuve n'avait pas envie de rire. Villeneuve était là, ses yeux bruns, comme ceux d'un animal, attachés à la chair du Boche.

L'après-midi, Villeneuve donnait de la voix, sa tête pâle sur l'oreiller. Sa colère avait monté. Et même ses voisins de lit commençaient à être convaincus.

C'était honteux, un hôpital où on est soigné à côté des Boches.

— T'en as pas tué là-haut pour les voir ravigoter ici !

Villeneuve criait : « Et j'ai pas peur de le dire au Major ! » — Beyer n'avait pas bougé depuis midi. Il n'avait pas poussé un soupir, il n'avait pas ouvert ses grosses lèvres desséchées, ni bu une goutte de lait. Il n'y avait pas encore de feuille de température sur son coin de muraille et ses habits d'Allemand étaient toujours en tas à ses pieds. Tous les yeux de la salle étaient attirés par l'uniforme gris et rouge.

Moreau regardait le lit et tout ce qu'il y avait dessus comme on regarde une saleté quelque part, un seau à vider, ou un rat crevé dans les couloirs du casernement.

A cinq heures monta la contre-visite. Le Major examina l'Allemand quand ce fut le tour de l'Allemand. Beyer s'était endormi. Le Major posa deux ou trois questions et ordonna que l'on prit immédiatement la température de cet homme. Moreau, la face réjouie, se précipita et réveilla Beyer.

Beyer roula deux gros yeux attristés, et sa lèvre inférieure trembla. Le petit interprète alsacien à la face chafouine se pencha sur lui, et il entendit sa langue natale. Beyer hocha la tête. L'interprète parlait abondamment; Beyer répondait avec peine, et finissait lourdement par : la, la.

— Il dit qu'il est malade depuis longtemps, soupira l'interprète, en baissant les yeux et en faisant sourire sa bouche mince.

Le Major commanda :

— Une feuille de température, Moreau, et les vêtements à la désinfection. A-t-il ce qu'il lui faut ?

Le Major, entre le lit de Beyer et celui du voisin, tenait Moreau sous son regard. Moreau était humble.

(1) Extrait de « Hôtel-Dieu », récits d'hôpital 1915.

— ... M'sieu le Major.
— ... Quelle température? demanda le médecin un peu plus tard, de l'autre bout de la salle.

— Trente-neuf huit.

Le major revint au lit de Beyer, pour marquer lui-même le chiffre. Puis il ausculta Beyer. Il écrivit ensuite lui-même quelque chose au crayon sur la feuille. Moreau regardait Beyer avec tendresse, et Villeneuve, en face, faisait aller ses yeux entre les uns et les autres.

Quand M. le Major passa devant son lit et lui jeta la question familière :

— Tout va bien, Villeneuve?

Villeneuve eut une lueur dans les yeux, un large sourire sur la bouche, et dit avec le plus de chaleur qu'il put :

— Va bien!

Beyer n'allait ni bien ni mal. Beyer était condamné. Sur la typhoïde avait poussé une pneumonie; de plus, le cœur faiblissait.

Beyer était assis dans son lit trop court. Après les accès de toux, il essuyait les os de sa figure, plus sail-lants de jour en jour.

— Charogne qui tousse! grondait Villeneuve. Mais il disait ça dans son oreiller.

Beyer était épuisé de tousser. Parfois, la nuit surtout, il ramenait son drap et s'en étouffait, pour ne pas réveil-ler la salle. Pendant la journée il regardait devant lui indéfiniment, mais on sentait bien qu'il ne voyait per-sonne.

— J'en ai abattu, dé ces espèces-là! râlait Villeneuve pour la centième fois, en désignant l'Allemand immo-bile. Et de même que Beyer ne voyait personne, per-sonne n'écoutait plus Villeneuve.

Moreau passait plus souvent près du lit de Beyer. Il regardait dans sa tasse de lait, pour voir si elle était vide.

— Faut qu'y boive son lait.

Les yeux de Beyer disaient : la, et il buvait.

Une semaine passa et tout le monde vit décliner Beyer. Le matin, le Major restait un quart d'heure à côté de lui. Il auscultait, il écoutait le cœur, il auscultait en-core, au milieu du silence moite de toute la salle. Mo-reau était comme pétrifié, le souffle court. L'après-midi, ça recommençait. Entre les visites, l'infirmière, l'interne et les infirmiers tournaient autour de Beyer. Sur sa poi-trine amaigrie on appliquait les ventouses; on injectait sous sa peau de la caféine et du camphre. On envelop-pait son torse dans un drap mouillé, et on pansait les escarres de ses fesses, qui commençaient à saigner. Beyer ne se plaignait jamais. Beyer se soulevait, se couchait, se retournait, obéissait aux signes, et offrait la misère de son corps. Ses yeux disaient clairement merci à chacun.

On apprit qu'il était de Posen, de l'extrême limite de l'Allemagne à l'est. Il allait mourir ici, dans cette pro-vince française, sous les vents d'ouest venus de l'océan.

Beyer était déjà en contemplation, comme aux portes de l'éternité.

Au dixième jour de l'hospitalisation de Beyer, on net-toya la grande salle. Les lits de fer furent amenés au centre, et l'eau ruissela sur les planchers. On avait fait glisser le lit de Beyer avec le plus de douceur possible.

Beyer était très bas. Il se trouvait au milieu de tous les autres, presque dos à dos avec Villeneuve.

Villeneuve ne décolérait pas. Mais ce n'était plus contre Beyer qu'il en avait. C'était contre la guerre, contre l'hôpital et surtout contre la maladie. Et il re-

gardait souvent du côté de Beyer, à travers les barres vertes de son lit.

Tout à coup on vit que Beyer pleurait. Deux grosses larmes roulaient autour de son nez. Il avait l'air plus misérable et plus stupéfié encore que de coutume. Il respirait très vite, à cause de son poumon bloqué.

Villeneuve voulut savoir : qu'est-ce qu'il avait? Tout le monde regarda Beyer pleurer. L'interprète traduisit : « Hier, il a appris que sa mère est morte à Posen l'été dernier ».

Les yeux de la salle ne pouvaient se détacher de Beyer, qui ne pleurait plus. Moreau, lavant le plancher, cessa de siffloter entre les dents son air de bastringue. Il fixa Beyer, ses bons regards de chien furent pleins de choses, sa bouche grimaça; et, haussant les épaules, il jeta rageusement devant lui un nouveau seau d'eau.

L'état de Beyer, à partir de cette heure, empira régu-lièrement et vite, comme si cela avait été le signe qui indique la dernière route. Beyer ne dormait plus un instant. Couché sur le côté, pour respirer encore un peu, il geignait doucement comme un petit enfant. Les trente malades de la salle écoutaient sans murmurer la plainte de l'Allemand qui grandissait.

On savait que Beyer ne pouvait pas faire autrement. Chacun avait vu que Beyer était dur à la peine.

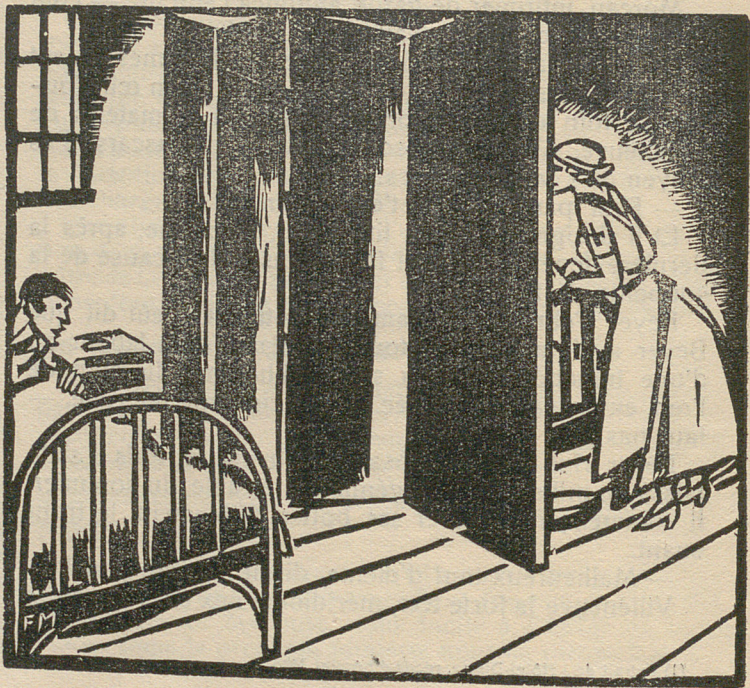
— C'est tout dé même malheureux! Claquer commé ça prisonnier, dans un pays, sans rien, sans personne, à millé lieues dé sa maison, et dé savoir juste avant qué la mère elle est morte depuis six mois!

C'était Villeneuve qui parlait. Un autre répondait :

— Y s' dit comment qu'elle fera sa femme. Et vois-le, c'est pus la peine. Y mourra dans c' idée-là.

Moreau se démenait. Moreau courait pour les médi-caments, pour les soins, pour le bassin. Il soulevait Beyer à pleins bras, quand l'infirmière faisait le lit. Il amenait l'interprète, et disait : « Demande-lui ça, pour voir ». Beyer répondait quand son souffle averse le per-mettait, et c'était rare. Alors Moreau s'asseyait au bout du lit, et regardait Beyer pendant des demi-heures.

La salle entière, à présent, était fraternelle à Beyer. Un pauvre homme qui s'en va, et qui ne l'a pas voulue, la guerre. Et eux, est-ce qu'ils la voulaient? Moreau re-je-tait toute la misère sur « Guillaume », mais on sentait que cela non plus n'était pas vrai. Le malheur était bien



plus grand que tout ça. Et les fiévreux se retournaient dans leur lit humide.

Le Major ordonna de transporter Beyer à l'angle obscur de la salle et d'apporter un paravent, pour la mort. La salle ne vit plus Beyer. Mais elle ne perdait rien de lui et le paravent ne séparait rien.

Rien n'était important pour la salle comme le pauvre Beyer. De minute en minute, on voulait savoir. Beyer mourant, derrière le paravent, glissait sur une pente douce en apparence. Mais peut-être la pente était-elle terrible pour l'âme de Beyer, à en croire les gros yeux qui parfois s'ouvraient et roulaient. Moreau regardait, les mains sur les hanches, les yeux chavirés.

A sept heures du soir, tout s'arrêta, un flot de sang sortit par les deux narines et la bouche ouverte, couvrant le visage de Beyer d'un masque sombre, — au moment où une jeune infirmière approchait sur la pointe des pieds, pour voir comment allait « l'Allemand ».

— Ah mon Dieu, dit-elle.

La salle comprit. Villeneuve sauta dans son lit et demanda :

— Il est mort ?

et se recoucha, la face sombre.

P.-J. JOUVE.

LA SENTINELLE DE LA PAIX

Le Dr Alfred H. Fried vient de publier un numéro spécial de sa courageuse revue Die Friedenswarte, numéro destiné à commémorer l'entrée dans la cinquième année de guerre.

Ce joli volume de quarante pages contient 35 écrits dus aux meilleures plumes d'entre les pacifistes allemands : Léonhard Frank, Andreas Latzko, H. Fernau, Dr Fried, prince de Hohenlohe-Schillingsfurst, Hans von Kahlenberg, Annette Kolb, Stefan Zweig, prof. Ragaz, Claire Studer, etc. Presque toutes ces pages sont vigoureuses et claires. L'ensemble constitue un monument admirable à la cause pacifiste, un impitoyable réquisitoire contre la guerre et le nationalisme.

Malgré que de toute part, des voix de plus en plus nombreuses se font entendre pour la paix, il faut bien reconnaître qu'on ne trouverait dans aucune autre langue, une œuvre collective de cette envergure consacrée à la belle et grande cause.

Regrettant de ne pouvoir analyser ici toutes ces compositions, vraiment excellentes, nous en avons choisi deux, pour permettre aux lecteurs des tablettes de se faire une idée de l'ensemble de la publication et pour inviter ceux qui lisent l'allemand à se procurer au moins ce numéro spécial de la Friedenswarte (1).

La désinfection des cerveaux

Ce qu'il y a de terrible dans les événements de ces années, ce n'est pas seulement la destruction qui devient journellement pire, ni l'arrêt de toute occupation ayant trait à la culture proprement dite, ni même la désaccoutumance aux devoirs et aux conditions normales de la vie. C'est surtout aussi l'infection démoralisante des intelligences, l'enlèvement des forces intellectuelles et la déformation de la pensée. C'est comme une maladie mentale provoquée fatalement par les exigences militaires. L'humanité ne peut plus penser normalement, et par cela même, elle ne peut en finir avec l'épouvantable. Et si c'est la pensée qui construit les sociétés, on peut s'imaginer quel sera l'état de cette humanité qui réussira peut-être enfin à se sortir de cet effondrement général. Quatre années représentent un long laps de temps. Les tombes s'alignent, les ruines s'amoncellent.

On s'est occupé de rétablir les échanges pour ramener

au marché les produits, pour rendre aux soldats leur activité primitive, pour préparer des pantalons et des habits pour les guerriers rentrant chez eux, mais qui songe à entreprendre la désintoxication des mentalités, après cette furie sans arrêt des prostitués intellectuels; qui songe à organiser la désinfection des cerveaux. Qui songe à cela? Et cependant tout le bonheur de l'avenir dépend en première ligne de ce travail de restauration.

Mais on ne pourra pas se limiter à la suppression de l'épidémie mentale. Ce qui importe davantage encore, c'est la prophylaxie, l'assurance contre le retour de telles possibilités. Jamais plus les lècheurs de bottes ne devront, dans le temple de l'Idée, être à même de dominer la vie intellectuelle d'un peuple. Loin de nous toutes les phrases sur les devoirs patriotiques, au moyen desquelles la folie belliqueuse et ses prêtres cherchent à tout sanctifier, la syphilis comme l'asservissement des cerveaux. Il faut que le monde retentisse du grondement de tonnerre d'un formidable : « Ce n'est pas vrai ! » Il n'est pas vrai qu'une institution quelconque puisse exiger le sacrifice des biens les plus saints de l'humanité, rien que pour se maintenir elle-même. Une institution qui exige cela est vouée à la mort. Et, en fait, la folie belliqueuse et ses prêtres ne pourraient exister une seule année, non seulement dans la guerre, mais aussi dans la soi-disante paix, si on les empêchait de ligoter l'esprit. Si la folie belliqueuse n'avait pas le mensonge comme protecteur, elle serait morte depuis longtemps. Elle ne vit plus que par le mensonge, c'est un cadavre galvanisé par le mensonge, qui ronge et qui brûle, qui tue et qui déshonore, simplement parce qu'on est convenu de ne pas dire la vérité à son sujet. Discutons, expliquons, calculons; par la parole, par l'image et par le compas, disons la vérité sur la guerre et ses adeptes, et dans quelques mois, nous serons délivrés de cette plaie insensée et immorale. En peu de mois! délivrés non pas seulement de la guerre actuelle, mais de la guerre en général, de la guerre en tant qu'institution, de cette géhenne de l'humanité, qui ne peut être considérée comme un élément de l'ordonnance « divine du monde » que par un général vainqueur.

Reconnaissons que cette misère ne procède que du mensonge dont elle est entourée et agissons d'après cela. Les sophisticateurs de la pensée, qui aujourd'hui pèsent si lourdement sur nous, aux agissements desquels nous devons de si longues souffrances, tâchons de les atteindre, eux, les manœuvres volontaires de l'idéologie de la guerre, qui ont préparé le malheur et ne veulent pas l'amener à sa fin maintenant. Nous ne serons pas délivrés de la guerre, si nous ne délivrons l'humanité de ses justificateurs et de ses défenseurs, écrivant, versifiant, philosophant, discourant, calculant, peignant et photographiant. Voici une tâche pour l'union des intellectuels qui ont su conserver leur liberté de pensée.

Dr ALFRED FRIED.

La confession du défaitisme

Des mots, des vers, des livres, l'image, l'interjection, la protestation, — nous savons tous que cela ne sert à rien : sinon, depuis longtemps, la terre ne serait plus ensevelie dans le sang. Le geste isolé est sans force; l'homme isolé est impuissant dans sa protestation. Et tous sentent, comme maintenant, qu'il n'y a qu'une possibilité de salut : l'union.

L'union des paroles, des volontés, le groupement des

(1) « Die Friedenswarte », éditeur Dr Alfred H. Fried, chez Orell-Fussli, Zurich. XX^e année, n^o 7-8, juillet-août 1918. Prix de ce numéro spécial : 1 fr. 60.

millions d'êtres qui, dans la continuation de cette guerre voient un crime encore plus grand que son commencement: l'union de ces millions d'hommes liés par un même cri, une même action, une même volonté. Mais entre ces hommes d'un même sentiment, plus encore que le mur des langues, que le fossé des frontières, se dresse le démon babylonien qui les brouille: la Politique. Quatre hommes à une table peuvent à peine rester ensemble, sans que la vanité, l'impérialisme de leurs idées politiques ne les dressent les uns contre les autres. Ainsi nous avons, d'un côté et de l'autre, mille groupes et sous-groupes, conventicules et réunions. Tous issus de l'unique idée de la haine de la guerre, tous sans pouvoir, tous sans force, parce qu'en même temps dressés les uns contre les autres et contre la folie du monde. Ce qui importe, c'est l'Union.

Nous en avons besoin. Ainsi nous nous devons de la chercher. Aucun besoin logique, éthique, de l'« Unique » n'est aussi important que le besoin du « Monde ». Nous devons faire des concessions les uns aux autres, afin que nous puissions nous entendre les uns avec les autres, sur un seul large programme de volonté et d'action. Nous devons chercher un programme large (non pas une tour d'ivoire), où beaucoup puissent trouver place, pour que nous devenions la masse, et par conséquent la puissance, la puissance, — c'est-à-dire celle-là seule qui se consacre à détruire précisément la domination de la puissance. Mais où trouver ce programme? Où commencer, où finir notre communion?

Notre communion commencera dans ce qui est humain, ce qui touche à tous les hommes. Cessons tous, pour un instant, de nous placer au point de vue d'un Etat, d'un rang, de *notre* rang, de *notre* Etat. Pensons seulement au point de vue humain. Au point de vue uniquement humain. Pensons à l'homme, à ces millions d'hommes martyrisés, immolés, sans donner à ces masses innombrables le nom de Français, d'Allemands et d'Anglais. Entrons dans une sphère d'union, qui ne connaisse ni l'Alsace-Lorraine, ni le Trentin, ni la Pologne, ni la liberté des peuples et des mers, mais seulement la liberté pour l'homme de disposer de son sort. Cherchons notre fraternité au-delà de la politique, pensons sans nous attarder à la géographie ni à l'histoire, — ou mieux, ne pensons point du tout; que nous sentions seulement. Notre communauté possible ne peut procéder que de ce sentiment que jamais encore, depuis que le soleil et les étoiles éclairent le monde, l'homme n'a été à tel point martyrisé, et que ce martyr doit prendre fin. Assemblons-nous, en vue des solutions les plus variées, peu importe, pourvu que nous nous unissions tout d'abord, et non pas pour une éternité, mais seulement pendant que la guerre dure. Unissons-nous pour qu'on puisse reconnaître combien nombreux sont ceux qui combattent la folie, combien peu ceux qui violentent le monde.

Nous avons besoin d'union. Il nous faut un programme, et pour tous ceux qui y accéderont, il faut un mot de passe. Ennemis de la guerre, amis de la paix? — le mot est trop faible. Pacifisme? — l'idée est trop usée, trop honnie. Qui donc n'est pas un ami de la paix, parmi les chefs de l'humanité? Clemenceau veut la paix, ainsi que Lloyd George. Un journal turc proposa l'empereur Guillaume pour le prix Nobel de la paix. Barrès veut la paix, et Sonnino, — chacun veut la paix, une bonne, une forte, une juste paix, une paix durable. Si l'on veut bien les comprendre, tous sont des pacifistes passionnés. Et vers ce programme du pacifisme, à la veille de la conclusion de la paix, nous verrons encore

se précipiter tous nos chers intellectuels qui, dès le début de la guerre ont si délibérément combattu toute conviction autre que la leur. Non, ce ne sera pas là notre communauté.

Que si nous voulons donner à notre aveu, à notre communauté un sens véritable, une signification passionnée, il nous faut choisir un mot de passe, un cri de guerre sous lequel les tièdes ne pourront pas se ranger. Notre action ne deviendra efficace que grâce à la haine, au danger, à l'opposition. Comme jadis les gueux, emparons-nous du cri de haine lancé par nos ennemis, de leur insulte faisons notre orgueil, de leur mépris faisons notre honneur. Disons ouvertement que nous sommes des défaitistes. Unissons-nous dans le défaitisme. Soyons des défaitistes! *Seien wir Flaumacher! Siamo disfattisti!* Donnons au mot le sens que nous entendons, qu'il nous soit une arme, portons-le haut et ferme, dirigé contre la fureur de la paix victorieuse!

Crions-leur constamment: *Notre* idéal et le *vôtre* sont en opposition. Nous sommes vos ennemis et vous êtes les nôtres! L'insulte que nous lançons vos dénonciateurs et vos héros, nous est une fierté et un honneur. Le sacrifice humain, chose sainte pour vous, nous paraît pitoyable; la liberté de l'homme, qui nous est sacrée, est pour vous un délit. Nous sommes défaitistes, c'est-à-dire que nous ne voulons ni victoire ni défaite. Nous sommes les ennemis de la victoire et les amis de l'entente. Nous sommes défaitistes, c'est-à-dire que nous voyons plus de grandeur dans le fait de céder et de se réconcilier, que dans la lutte féroce. Nous sommes défaitistes, c'est-à-dire que nous aimons l'homme, fils éternel de Dieu, plus que l'Etat, forme terrestre. Nous sommes défaitistes, c'est-à-dire que nous n'éprouvons aucune honte à être les plus faibles dans une guerre, à avoir les canons les moins gros: nous ne cherchons pas le droit au milieu des fils de fer barbelés, ni notre joie dans les régiments ennemis écrasés. Nous sommes défaitistes, c'est-à-dire qu'aucun sacrifice d'orgueil, d'argent, d'honneur, de terre, ne nous paraît inutile, si le sang pur des hommes peut n'être plus versé, si l'Europe peut être délivrée de sa douleur. Nous sommes défaitistes, c'est-à-dire que pour nous la politique n'est pas la chose principale, mais bien la dernière, et la souffrance de l'homme nous pèse davantage que la grandeur commerciale des nations et les froids monuments de l'honneur. Nous sommes défaitistes, c'est-à-dire que nous voyons en votre grande épopée le bubon pestifère de l'histoire du monde.

Avouons-nous, hautement et ouvertement! Unissons-nous, hommes de tous les pays, de toutes les positions, pour former, au delà de nos sentiments personnels sociaux et intellectuels, notre communion. Et que ce mot soit notre cri de haine contre la guerre. Soyons défaitistes! *Seien wir Flaumacher! Siamo disfattisti!*

STEFAN ZWEIG.

Certainement, chaque être humain devrait atteindre à la dignité d'unité. Certainement, il vaut la peine d'être quelqu'un et de sentir que le recensement du monde serait incomplet s'il omettait de vous comprendre. Certainement, il y a de la grandeur à savoir que dans le domaine de la pensée, tout au moins, nulle chaîne ne vous lie — que vous avez le droit d'explorer toutes les cimes et tous les abîmes — qu'il n'y a ni murs, ni haies, ni lieux défendus, — ni coins consacrés dans le vaste territoire de la pensée — que votre intellect n'est le vassal d'aucun être humain ou divin — que là tout vous appartient, en toute propriété, sans redevances et sans servitudes aucunes — que dans le monde de l'esprit vous êtes délivrés des injonctions individuelles et de la tyrannie ignorante des majorités. Certainement, il vaut la peine de sentir qu'il n'est aucun prêtre, aucun pape, aucun parti, aucun gouvernement, aucun roi, aucun dieu auquel votre intellect soit contraint de rendre un hommage qui répugne.

ROBERT G. INGERSOLL.